

SOCIÉTÉS

REVUE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

*Des technoïstes aux technoïdes
Sociologie d'une subculture*



N° 90

2005/4

Raves ■ Free-parties ■ Déviance



de boeck

SOCIÉTÉS

REVUE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

publiée avec le concours du Centre national du livre

Conseil international de rédaction

P. ALZURU (Venezuela), Y. ATOJI (†) (Tokyo), L.F. BAETA-NEVES (Rio), P. BELLASI (Bologne), P.L. BERGER (Boston), J.M. BERTHELOT (Toulouse), BOLLE DE BAL (Bruxelles), L. BOVONE (Milan), R.H. BROWN (Washington), R. CIPRIANI (Rome), A. COHEN (U.C. San Diego), V. COSTA-LIMA (Bahia), F. CRESPI (Perugia), G. DORFLES (Milan), M. DOUGLAS (Londres), F. FERRAROTI (Rome), P. FOUGEYROLLAS (Paris VII), J. FREUND (†), L. GOMEZ (Mexique), S. HOON LEE (Corée), I.L. HOROWITZ (Rutgers), S. JONAS (Strasbourg), B. JULES-ROSETTE (U.C. San Diego), C. LALIVE D'ÉPINAY (Genève), A. M. LAULAN (Bordeaux), T. LUCKMAN (Constance), C. MENDES (Rio), A. MOLES (†), R. MOTTA (Recife), P. NAVILLE (†), J. OLIVEIRA (Salvador), W. OUTHWAITE (Sussex), M. PERNIOLA (Rome), E. POULAT (CNRS), J. PRADES (Montréal), C. PRANDI (Padova), S. PROULX (Montréal), J. REMY (Louvain), A. SCHWARTZ (Québec), M. SODRE (Rio), F. STEUDLER (Strasbourg), J. VIDAL BENEYTO (Madrid), J. ZIEGLER (Genève), J. ZYLBERBERG (Québec)

Correspondants

Allemagne : A.M. DEES de STERIO

Brésil : J. MACHADO da SILVA et A. LÉMOS

Espagne : J. ANTON HURTADO

États-Unis : B. JULES-ROSETTE (U.C. San Diego)

France : J. GRIFFET (Marseille), M. XIBERRAS (Montpellier), C. VERDILLON (Grenoble), D. DUPREZ (Lille), A. SAUVAGEOT (Toulouse), I. PENNACCHIONI (Tours)

Grèce : C. CONSTANTOPOULOU (Thessalonique)

Italie : P. LALLI (Bologne)

Japon : H. MATSUMURA (Keio)

Portugal : A. GONCALVES (Braga), J.M. RABOT (Braga)

SOCIÉTÉS

REVUE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

*Des technocrates
aux technoïdes :
sociologie
d'une subculture*

N° 90

2005/4



de boeck

© Illustration de couverture : DPV

© De Boeck & Larcier s.a., 2005
Éditions De Boeck Université
Rue des Minimes 39, B-1000 Bruxelles

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Imprimé en Belgique

Dépôt légal 2005/0074/055

ISSN 1378-1863
ISBN 2-8041-4765-7

**Des technoïstes aux technoïdes :
sociologie d'une subculture**

Présentation
Lionel POURTAU 5

Dossier

Rôle de la symbolique contestataire
dans l'agrégation d'une culture jeune.
Le cas des free-parties
Séverin DUPOUY 9

La jeunesse n'est pas une classe sociale
Raphaël LIOGIER 25

La jeunesse à travers ses raves :
la singularité juvénile accentuée
et la négociation intergénérationnelle compromise
Christophe MOREAU 43

Formatage du ressentir et représentations *underground*
Jean-Marie SECA 57

La subculture technoïde :
entre déviance et rupture du pacte hobbesien
Lionel POURTAU 71

Free-party : le rayonnement négatif du signe
Sébastien THIBAULT 89

Marges

Essai sur le son : dispositif scénique et espace kinesthésique
dans la musique électronique
Frédéric LEBAS 99

Corps et lieux à l'heure de leur accélération technique
Pierluca MARZO 109

Activités sociologiques

Effervescence techno ou la communauté trans(e)cendantale,
de Stéphane Hampartzoumian
Anne PETIAU 119

Dictionnaire de sociologie,
sous la direction de Gilles Ferréol
Jean-Marie SECA 121

CORPS ET LIEUX À L'HEURE DE LEUR ACCÉLÉRATION TECHNIQUE*

Pierluca MARZO**

Résumé : Cet article a comme objectif d'explorer, dans ses grandes lignes, la question de l'appartenance des corps et des lieux à l'heure de leur accélération technique. D'un point de vue général, les sciences sociales – même si elles sont déterminées par des terminologies disciplinaires diverses – convergent vers une même direction, celle de considérer l'homme comme appartenant essentiellement à la culture. « Corps et lieux » sont les premiers espaces naturels qui doivent être endigués, habitués¹, par la mécanique sophistiquée de l'appartenance. Cette dernière est la grande tisseuse de réseaux de systèmes symboliques qui, en ce qui concerne le corps, donnent forme à son *habitus* et qui, en ce qui concerne les lieux, con-forment son *habitat* d'appartenance. Par conséquent, cette fugue – en direction d'un ordre culturellement édifié, rassurant l'homme du chaos – explique comment celui-ci est l'unique animal naturellement dépourvu d'une appartenance et, donc, le seul à faire l'expérience de s'en construire une. Ainsi, cette appartenance est toujours pour l'homme une construction culturelle, mais qu'arrive-t-il à cette construction archétypale durant l'époque post-moderne lors de laquelle l'accélération technique du temps social s'installe entre les corps et les lieux, entre l'*habitus* et l'*habitat* ? C'est sous cet angle que nous avons l'intention d'explorer le changement actuel de l'appartenance, comme *feed-back* de l'époque de la Technique.

Les accélérations modernes de l'appartenance

Les lieux et les corps jouent depuis toujours leur réciproque « coappartenance » en s'échangeant et en produisant des codes de communication établis qui font que l'homme appartient à une unique *peau culturelle*. L'anthropologue Francesco Remoti écrit : « Les corps se meuvent ou résident dans certains lieux ; les corps ne

* Texte traduit de l'italien par Sophie Vrignaud

** Docteur en sciences sociales (Analyse et Théorie des Mutations Sociales)
Université de Messine (Italie)

1. Cf. P. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Colin, 1996, 2^e édition.

peuvent se passer des lieux. Les lieux sociaux, à leur tour, sont destinés d'une manière ou d'une autre à accueillir des corps ; et même quand il y a des lieux vides, des lieux construits pour n'accueillir aucun corps, [...] le lien corps/lieu est pourtant évident, même en vertu de sa propre négation ou de sa propre interdiction². » Mais procédons par ordre en considérant cette question à l'intérieur même de notre horizon culturel occidental et plus précisément lors du passage de la modernité à la post-modernité.

Durant la chrétienté médiévale aussi, le corps – même s'il est appauvri –, parce que lieu du « péché » et de « l'asservissement de l'âme », subsistait comme lieu symbolique du négatif, du diable. Mais, avec l'effritement de cette pensée, le corps en vient à véhiculer, au début de la modernité, une valeur sémantique qui va du symbolique à l'anatomique, d'où émerge, en effet, la médecine expérimentale. À partir du seizième siècle, alors que les grandes découvertes se succédaient, le lien entre cette « frontière du connaissable » et le lieu situé à l'intérieur de notre peau : le corps, n'a pas été suffisamment établi.

Le corps devient alors cette nature qui nous est la plus proche et qu'il est nécessaire de presser, sonder, peser, creuser, cataloguer, diviser, exactement comme on a pu le faire avec la nature explorée. En définitive, ce ne sont pas de nouvelles terres ou de nouveaux corps qui sont découverts, mais plutôt une nouvelle façon de les regarder : du concept d'habiter un corps, on passe à celui de l'explorer.

Descartes, en cela, fut catégorique en reliant, dans notre culture occidentale, l'idée du monde et du corps à la dimension de la *res extensa*, domination indiscutable d'une *res cogitans* bien plus véridique. Le corps médiéval, enveloppe de l'âme, devient une machine naturelle au service du *cogito*. En théorie, pour le philosophe, l'ensemble de cette machine pourrait être soustrait et substitué, à l'exception d'une partie : le cerveau, le seul organe à l'intérieur duquel nous avons conscience d'exister en tant qu'êtres pensants – et d'où vient la célèbre phrase : *cogito ergo sum*. Le corps, dépouillé d'appartenance symbolique, devient une *res extensa*, une machine de la *res cogitans*. C'est dans le cadre de ce pré-jugé cartésien que déambuleront encore les notions du corps.

En revanche, dans les cultures traditionnelles³, nous ne trouvons jamais la notion de corps ou de nature considérés comme des organismes ou des espaces aseptiques à part. Le corps et le lieu constituent plutôt les éléments primaires de l'échange social ritualisé. Plus que de simples concepts isolés, ils sont des ponts symboliques sur les espaces traversés par les événements vitaux autrement chaotiques : naissance, mort, maladies, sécheresses, catastrophes naturelles, maturité sexuelle, etc. C'est sur ces phénomènes considérés comme naturels que les poids identitaires de l'appartenance se sont en grande partie distribués.

Cependant, au moment même où l'Occident moderne scrute, au moyen de cartes topographiques et de tables anatomiques, comment sont faits les lieux et les

2. F. Remoti, *Luoghi e corpi*, Torino, Bollati Boringhieri, 1993, p. 31.

3. Cf. U. Galimberti, *Il corpo*, Milano, Feltrinelli, 1987.

corps, ceux-ci commencent à être symboliquement spectraux, irréprésentables. « Déconnectés » et entrés dans l'orbite non plus astrologique, mais astronomique, corps et lieux semblent avoir disparu de l'horizon du visible. Comme des fantômes ayant fui les perspectives pleines de la lumière de la Renaissance ou les peintures les plus sombres et charnelles du Caravage au siècle suivant, corps et lieux commencent à être séduits par la vitesse.

Les arts picturaux, par leur statisme, ont été probablement les premiers à témoigner de la disparition du figuratif, du corps et du lieu à représenter (paysages, portraits et natures mortes), une fois parvenus à leur représentation géométrique.

Il suffit de faire un rapide montage cinématographique, appliqué à la peinture, pour visionner les phases chronologiques de cette disparition.

Première coupure : l'impressionnisme. La couleur, en se répandant, quitte l'espace de la ligne propre à l'art figuratif antérieur. Le grand artifice de la perspective humaniste, à l'intérieur de laquelle l'espace était entièrement raconté, ne suffit plus. Ce dernier se brise après être entré en contact avec ce mouvement en constante accélération, insufflé par les Titans de la Technique moderne. Nous nous référons, bien sûr, à la révolution industrielle qui, à partir du dix-neuvième siècle, a façonné le corps social.

Deuxième coupure : l'expressionnisme au vingtième siècle. Les corps et les lieux, même s'ils sont encore présents, perdent leur fonction de représentation du réel. Ils deviennent des paysages totalement intériorisés, des voyages le long des terres désolées (T.S. Eliot) de l'inconscient à peine découvert. Dans les œuvres d'Egon Schiele, par exemple, les lignes des portraits s'intensifient au point d'arriver à un degré maximal à cause d'une tension émotive qui ne parvient pas à exploser. Ses œuvres mettent ainsi les corps et les lieux dans une tension limite, où les lignes s'aiguisent en tentant de rompre cette forme du *hic et nunc* à laquelle elles appartiennent.

Troisième coupure : le cubisme. L'espace de la tridimensionalité perspective des lieux et des corps s'ouvre, déconstruit, telle une carte géographique de l'absurde (il suffit de penser au tableau *Guernica* de Picasso), en revenant d'où il était parti : la bidimensionalité pré-perspective.

Quatrième coupure : le *pop-art*. Ici, les corps et les lieux sont reproduits en série avec obsession singeant l'iconographie hypercolorée de la publicité et des bandes dessinées : la société de consommation de masse vient juste de s'affirmer. Comme des mots répétés à l'infini, les corps et les lieux, à travers l'hyperréalisme coloré d'Andy Warhol, perdent leur raison initiale ; Walter Benjamin parlerait d'une perte de l'*aura*.

La cinquième coupure peut résumer notre discours. Il s'agit de l'*art abstrait*. Comme il advient à l'image pixélisée d'un téléviseur perdant la fréquence d'un canal, de la même manière, dans l'art abstrait, les figures se noient dans la phosphorescence colorée de la toile : les formes de la modernité ne peuvent plus être représentées. À nous qui appartenons à la post-modernité se pose alors la question : où sommes-nous aujourd'hui ? Mais sommes-nous quelque part ?

À ces mêmes interrogations, Ernst Jünger dans son *État universel* répond :

Il est évident que nous sommes en mouvement et, précisément, dans une forme de mouvement que nous ne pouvons pas appeler « aller », ni « avancer » et pas même « marcher ». En revanche, depuis longtemps, un tel mouvement s'accomplit en accélérant : en croissante accélération⁴.

Le vertige de la vitesse, à l'intérieur duquel le *futurisme* allait à l'encontre du sublime, comprime le traditionnel lieu commun du culturel en nous faisant habiter l'espace post-moderne du *déracinement*. Aujourd'hui, si nous voulons entrevoir les corps et les lieux, nous devons rejoindre le centre immobile de ce mouvement accéléré qui traverse l'actuel.

Comme pour les photos réalisées pour saisir le mouvement des métropoles de nuit, il faut augmenter les temps d'ouverture du diaphragme du regard. Ce qui impressionnera la sensibilité de notre pellicule perceptive, sur une photo réalisée de cette manière, ce seront les traces lumineuses des « objets volants non identifiés » (ovnis) en mouvement, laser au néon projeté en direction d'un *ailleurs métropolitain*.

L'homme, comme les *futuristes* l'avaient déjà naïvement prophétisé, doit être figuré non plus immobile et frontal comme à la Renaissance, mais selon des mouvements pulsionnels du corps synchronisés aux tours du moteur de la machine lancée en direction de la *vitesse de libération*⁵ ; c'est-à-dire vers le sex-appeal de l'inorganique⁶ !

Au début du vingtième siècle, Georg Simmel fut le premier à percevoir le rapport corps-lieu-vitesse à l'intérieur de la « forme spirituelle de la métropole ». La ville de province et la campagne, comme il le souligne, sont des lieux qui appartiennent encore à une socialité de type culturel, « fondée sur la sentimentalité et les relations affectives »⁷. La métropole est déjà le début de quelque chose de différent. Le lieu métropolitain, en s'étendant sur un *continuum* chronométrique exact dont l'horloge mécanique est la métaphore, perd ses qualités culturelles : du « temps de l'église », on passe au « temps de la machine ». Mais le temps de la machine est surtout celui du travail. Et ce dernier, comme nous le savons, est, depuis Marx, le temps *aliéné*. En réalité, Marx, penseur du dix-neuvième siècle, ne pouvait préfigurer la dilatation de l'usine au-delà du lieu de travail.

Avec le vingtième siècle, c'est tout le *lieu* qui se transforme en une méga-usine : la métropole. À l'intérieur de celle-ci, le rythme corporel de chacun n'est pas exact et ne coïncide pas avec le temps de l'horloge. Les joies et les douleurs rencontrées quotidiennement par les habitants de la métropole doivent être métabolisées avec

4. E. Jünger, *Der Weltstaat. Organismus und Organisation* (1960), tr. fr. *L'État universel*, Paris, Gallimard, 1990.

5. Cf. P. Virilio, *La vitesse de libération*, Paris, Galilée, 1995.

6. Cf. W. Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle, le livre des Passages*, trad. de Jean Lacoste, Paris, Le Cerf, 1989.

7. Cf. G. Simmel, *Les Métropoles et la vie de l'esprit* (1903).

hâte ou compressées dans leur propre Moi, comme le feraient des « acteurs sociaux professionnels ». Le jour constitué de vingt-quatre heures est, en effet, un cumulé d'espaces-temps sociaux parfois inconciliables et schizophréniques entre eux : la « personne » se démultiplie en plusieurs « acteurs sociaux » dotés de scénarii bien distincts.

Dans un espace et dans un temps artificiels, la psyché de chacun a dû s'endurcir comme le métal dont est composé le monde mécanique qu'elle affronte.

La « forme spirituelle » du métropolitain est, pour cette raison, caractérisée par l'intellectualisme, par une *intensification de la vie nerveuse* (Simmel) qui pousse les lieux et les corps à passer d'une orbite *culturelle* à une orbite *artificielle*. Ceci est le point central de notre question. Si, dans l'ère culturelle, l'*appartenance* se construit à l'intérieur des architectures stables des Grandes Narrations (Lyotard), à l'époque de la *Dromosphérique*⁸, on sort de ces lieux anthropologiques. Le « mur du son » du *mot symbolique* est effrité par le bang de l'économie, langue bien plus aérodynamique. Cette dernière est, à proprement parler, la langue des flux monétaires qui mobilisent les lieux et les corps dans la métropole.

Si le monde culturel est édifié à travers une technique rituelle du sacré et du profane, dans le lieu métropolitain, le rite devient rythme et l'efficacité devient le nouveau totem autour duquel l'acteur social organise le nouveau lieu qui l'entoure. Ce dernier, qui va au-delà du naturel et du culturel, constitue un troisième espace anthropologique : celui de la neutralité. À l'intérieur de celui-ci, tout est *fond*⁹ indistinct qui fait table rase de toutes les qualités – parce qu'il les inclut à l'état de potentiel – en s'offrant comme lieu des projections économiques de la *res cogitans*.

Simmel montre comment le corps vient à subir des mutations en entrant en contact avec la vitesse : celui-ci s'anesthésie au paysage artificiel qui l'entoure en devenant *blasé* :

C'est pour cette raison que les métropoles [...] sont aussi la vraie patrie du blasé. Dans le fait d'être blasé culmine, pour ainsi dire, l'effet de cette concentration d'hommes et de choses qui excite l'individu aux prestations nerveuses maximales ; avec l'accroissement purement quantitatif de ces mêmes conditions cet effet s'inverse dans son contraire, c'est-à-dire dans ce phénomène singulier d'adaptation du blasé pour lequel les nerfs découvrent leur dernière possibilité de s'ajuster aux contenus et aux formes de la vie métropolitaine en s'interdisant de réagir¹⁰.

Traversé par une vitesse à laquelle il ne réussit pas à répondre, le corps tombe dans un non-lieu anomique dé-réalisant, *feed-back* de l'intensification de la vie nerveuse à l'ère de la technique. Aujourd'hui, dans ce non-lieu anomique, corps et

8. Cf. P. Virilio, *La vitesse de libération*, op. cit.

9. Cf. M. Heidegger, « La question de la technique », in *Essais et conférences*, Paris, 1962.

10. Cf. G. Simmel, *Les Métropoles et la vie de l'esprit*, op. cit.

lieu se contemplant dans l'iconographie marchande de la publicité et se meuvent dans l'espace de la simulation. Guy Debord écrit : « La société du spectacle est la reconstruction matérielle de l'illusion religieuse¹¹. »

Dans l'ivresse dromosphérique post-narrative, les traditionnelles demeures linguistiques – et les principes ontologiques qui y ont établi domicile – sont devenues des vestiges, des simulacres et non plus des symboles. Ces immeubles, à louer et obsolètes, appartiennent aux (non-) lieux réifiés jaillissant de la rénovation des boutiques postmodernes. Pourtant, le corps est là, statique, noyé dans le confort. Les objets techniques, lui facilitant ses *frottements* avec le quotidien, comme l'explique Paul Virilio, l'ont rendu « handicapé » :

À l'urbanisation de l'espace réel succède alors cette urbanisation du temps réel qui est, à la fin, celle du propre corps du citoyen, citoyen terminal, très vite superéquipé de prothèses interactives. Ce modèle pathologique est cet « handicapé moteur » équipé pour contrôler son milieu domestique sans se déplacer physiquement¹².

Le corps devient paradoxe dans l'ère de la dromosphérique : le mouvement le traverse en l'immobilisant. Salles de musculation, sport de plein air, sports extrêmes... se traduisent ainsi en injections intramusculaires de « mouvement ». C'est pourquoi cela coûte plus, en termes de santé (et éventuellement aussi en dépenses médicales), de conserver son corps-machine dans le garage confortable du séjour, que de le faire travailler trois heures par semaine lors de temps libres en réalisant de « sains mouvements ».

Corps-machine-vitesse : vers une métaphysique du crash

Comme par le passé, sous un profil sociopolitique, est devenu victime d'Hiroshima, le futur est, à son tour, en train de cesser d'exister, dévoré par l'omnivore du présent. La méthode la plus prudente pour affronter le monde qui nous entoure consiste à le considérer comme un pur et simple accouchement fantastique. [...] *Crash*, cela va de soi, ne traite pas d'une catastrophe imaginaire, quoique imminente, mais plutôt d'un cataclysme pandémique institutionnalisé dans toutes les sociétés industrielles : un cataclysme qui, chaque année, tue des centaines de personnes et en blesse des millions. [...] Tout au long du livre, j'ai utilisé l'automobile, non seulement comme symbole sexuel, mais comme métaphore totale de la vie de l'homme dans la société d'aujourd'hui¹³.

La vie et la mort se trouvant dé-réalisées, dématérialisées dans un non-lieu qui est, par excellence, celui de notre quotidien métropolitain, un choc extrême est nécessaire pour déchirer le voile de la simulation qui s'interpose entre le monde objectif

11. G. Debord, *La société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967.

12. P. Virilio, *La vitesse de libération*, op. cit.

13. J.G. Ballard, *Crash* (1973), Rizzoli, Milano, 1996, p. 3-4 (version italienne).

(l'artificiel métropolitain) et l'*esprit subjectif* (l'expérience). Ce choc extrême, l'écrivain anglais Ballard, à travers sa science-fiction du quotidien, l'entrevoit tragiquement proche de nous dans le *crash*, « l'accident ».

Dans le non-lieu du réseau autoroutier, l'accident est la réappropriation du lieu et du corps dans l'*hic et nunc* de la dromosphère produite par la mégamachine qu'est la métropole. Dans une nature artificielle gouvernée par la pré-vision technique, l'accident de voiture est cette ouverture im-prévue, court-circuit du système. Le crash devient alors ce lieu créé par l'arrêt drastique de l'accélération : tragique instantané d'un mouvement qui s'est immobilisé dans l'espace. Que nous montre, alors, cette photographie ?

Dans une tentative d'autoépuisement, il conçoit un terrifiant almanach imaginaire empli de désastres routiers et de blessures incroyables : poumons de personnes âgées perforés par des poignées de portières, torsos de jeunes femmes empalés sur la colonne de direction, joues de beaux adolescents transpercées par les fermetures chromées des déflecteurs. Pour lui, des blessures de ce genre étaient les clés d'une nouvelle sexualité, générée par une technologie perverse ; et leurs images étaient pendues dans sa galerie mentale comme des objets exposés dans un musée du carnage¹⁴.

Aujourd'hui, l'appartenance de lieux et de corps se manifeste dans la dimension du crash, de l'accident entre un lieu mécanique et un corps organique : moment le plus intime de contact, étant donné qu'il est celui de la rencontre avec le plaisir et avec la mort. Nietzsche a déjà exprimé dans son *Zarathoustra* cette vision d'un corps en morceaux éparpillés :

En vérité, mes amis, quand je passe parmi les hommes, je ne vois que des débris et des tronçons d'hommes. Le plus affreux à mes yeux, c'est que je trouve l'homme fracassé et épars comme sur un champ de carnage ou d'abattage¹⁵.

Ballard redécouvre la vision de ce champ de bataille et de carnage à travers la métaphysique de l'accident, qui est la conséquence extrême de cette pensée cartésienne qui ferait du corps un objet d'expérimentation. Le marquis de Sade a expérimenté cette notion de corps à travers la rationalisation du plaisir jusqu'à la mort.

Ballard, habitant des métropoles d'aujourd'hui, est un marquis de Sade post-moderne, qui reconnaît l'introduction, entre le genre masculin et féminin, d'un troisième genre, celui de la machine. À l'époque dromosphérique, le château du duc de Blangis se comprime dans l'espace de l'habitacle de sa voiture, et dans le temps, les cent vingt journées de Sodome deviennent les instants de l'accident. Celui-ci devient alors le *spleen* rendant possible un dernier rapport désespéré entre le lieu et le corps. Et cela, au moins un instant, l'instant onomatopéique long comme un crash.

14. *Ibid.*, p. 10 (version italienne).

15. F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), Paris, Garnier Flammarion, 1996, p. 185.

La collision a été l'unique expérience concrète que je n'ai pas vécue depuis des années. Pour la première fois, je m'étais mesuré physiquement avec mon propre corps – encyclopédie inépuisable de douleurs et de décharges –, avec le regard hostile d'une tierce personne, avec la vraie mort d'un homme¹⁶.

Le roman de Ballard, il est intéressant de le rappeler, tourne autour de la figure d'un nouveau Virgile (Vaughan) qui, entre accidents et orgies, introduit le protagoniste (Monsieur Ballard) – rescapé à son tour d'un accident depuis peu – à l'intérieur d'un nouveau groupe néo-tribal¹⁷ à travers lequel il essaie de trouver *les clés d'une nouvelle sexualité, générée par une technologie perverse*. Dans la fiction romanesque, c'est de cette façon que les protagonistes de Ballard tentent une dernière reconquête de la réalité du lieu et du corps, une fois entrés dans l'orbite de la société de simulacres qu'est la société du spectacle.

Alors qu'à l'époque culturelle la relation corps-lieu était l'expression d'une appartenance cosmique, on est passé à une époque d'accélération technique. Pendant la post-modernité, les *architectures* et les *vêtements (polis/corpus)* ont été démolis et reconstruits par les lois de l'aérodynamique. Corps et lieux sont prédisposés, comme n'importe quel objet technique, à être traversés par la vitesse : autoroutes, lignes télématiques, intégrateurs alimentaires, drogues, psychotropes...

La métropole, en plus d'avoir changé les espaces réels et virtuels, est entrée dans l'espace mental et corporel, s'insinuant dans l'espace des espaces : celui de l'imagination. L'espace intérieur, forge à l'origine de tous les espaces-lieux, est devenu lui-même une métropole. Dans l'âme aussi (pour utiliser une terminologie chrétienne), nous ne voyons que des toiles de fond urbaines, des villes constituées de béton armé et de verre, des rues, des feux tricolores, des panneaux publicitaires, des néons et des magasins. Ce qui explique que, lorsqu'on se regarde à l'intérieur, c'est comme si on voyageait toujours dans une « métropole de l'esprit » (Simmel). Nous ne pouvons sortir de la ville, cette dernière étant, à la fois, à l'intérieur et à l'extérieur de nous. L'homme devient un épiderme, il est l'interface entre la métropole interne et externe, il est le *medium* entre un *in* (le corps métropolitain) et un *out* (la métropole corporelle).

Le 27 août 1998, les quotidiens écrivaient en Une : « L'homme cybernétique arrive »¹⁸. Un professeur anglais de cybernétique, Kevin Warwick, s'est fait implanter dans le coude une puce longue de deux centimètres, capable de recevoir des impulsions électroniques et d'activer les appareils les plus divers du milieu extérieur : ordinateur, four à micro-ondes, alarmes, porte automatique de garage, etc. Il paraît que ce professeur anglo-saxon se serait exclamé en sortant du bloc opératoire : « Ce n'est qu'un début ! »

16. J.G. Ballard, *op. cit.*, p. 39 (version italienne).

17. Cf. M. Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.

18. Le titre fait référence à l'article de *La Repubblica*, année 23, numéro 201.

Cette histoire est symptomatique d'un nouvel ordre anthropologique, d'un *troisième genre* (le neutre) qui va au-delà du naturel-culturel, du masculin-féminin, du sacré et du profane. La technique fait changer notre position dans l'ordre naturel, en transformant notre appartenance jusqu'à lui donner une forme organique.

D'ailleurs, l'espace épidermique du corps est déjà, depuis longtemps, le chantier sur lequel les architectes du bistouri s'entraînent. Lifting, prothèses, liposuction, piercing sont les plans urbanistiques qui accomplissent les métamorphoses de nos corps, en les adaptant au lieu de l'artificiel.

Le paradoxe est que, dans ce choix illimité, ce sont toujours les mêmes modèles qui sont suivis : ceux qui sont le plus à la mode, c'est évident ! Dans cette autarcie de la *res cogitans*, celle-ci est prisonnière de l'*éternel retour* de la mode, dont le résultat est la non-forme de l'homogène. C'est peut-être en cela que le corps et le lieu font échec à l'intelligence qui, prise dans les vertiges de la vitesse de libération technique, a perdu l'ombre qui la rattachait à la terre.

N° 90

SOCIÉTÉS

REVUE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Responsable de ce numéro : Lionel Pourtau

Des technoïstes aux technoïdes Sociologie d'une subculture

DOSSIER

- Présentation
L. POURTAU
- Rôle de la symbolique contestataire dans l'agrégation d'une culture jeune.
Le cas des free-parties
S. DUPOUY
- La jeunesse n'est pas une classe sociale
R. LIOGIER
- La jeunesse à travers ses raves : la singularité juvénile accentuée
et la négociation intergénérationnelle compromise
C. MOREAU
- Formatage du ressentir et représentations *underground*
J.-M. SECA
- La subculture technoïde : entre déviance et rupture du pacte hobbesien
L. POURTAU
- Free-party : le rayonnement négatif du signe
S. THIBAUT

MARGES

- Essai sur le son : dispositif scénique et espace kinesthésique dans la musique électronique
F. LEBAS
- Corps et lieux à l'heure de leur accélération technique
M. MARZO

ACTIVITÉS SOCIOLOGIQUES

- *Effervescence techno ou la communauté trans(e)cendantale*,
de Stéphane Hampartzoumian
A. PETIAU
- *Dictionnaire de sociologie*, sous la direction de Gilles Ferréal
Jean-Marie SECA

ISSN 0765-3697
SOC-N.05/4

 de boeck

ISBN 2-8041-4765-7

